

Interview de Bookchin

par Peter Einarsson.

Murray Bookchin aborde ici un sujet qui ne lui est pas habituel : il parle de lui-même. A l'exemple de la plupart des géants de la pensée, Murray expose presque toujours des théories abstraites et des références historiques. Dans ce domaine-là, il apporte une contribution immense et fait œuvre de pionnier.

Il est de ceux qui ont cherché avec le plus de persévérance à concilier la vie quotidienne avec l'écologie, cette conception du monde proposée d'abord comme alternative, et qui est si rapidement devenue une nécessité. Contrairement à d'autres, il ne considère pas comme allant de soi la supériorité de l'homme sur la nature ; il devine que l'origine de cette domination se trouve dans la société hiérarchique.

Bookchin dit : un équilibre écologique doit commencer par s'établir entre les êtres humains, et à l'intérieur d'eux-mêmes. Nous ne cesserons pas de traiter l'environnement comme une chose inerte tant que nous ne verrons pas la vie chez autrui. Il nous faut une communauté politique réelle, où des opinions raisonnables peuvent s'affronter. Il ne suffit pas de remplacer les produits synthétiques, il faut aussi changer la forme artificielle de notre société. C'est alors seulement qu'on verra se développer librement des individus en harmonie avec la nature, qui n'ont ni besoin, ni même envie, de reproduire les modèles de domination et de pouvoir.

On ne vit pas de théories seulement, et quand j'ai lu les textes de Murray, je me suis souvent demandé comment fonctionnait l'homme. Quelle est la personnalité de celui qui parvient à conserver une vision du monde aussi indépendante et aussi forte ? C'est vrai, il y a des expériences historiques encourageantes – la démocratie athénienne, les radicaux de la Révolution française, le gouvernement populaire de la Nouvelle Angleterre au 18^e siècle (sa région préférée), mais ces exemples ne suffisent pas, et de loin, à expliquer le radicalisme sans faille de toute sa vie.

J'étais un peu inquiet. Allait-il croire que je voulais faire un article à sensation pour une presse de bas étage ? Mes craintes n'étaient pas fondées, Murray Bookchin raconte volontiers.

Ce que je savais déjà, c'est qu'il vit dans le Vermont, non loin de la frontière canadienne, dans une région provinciale peuplée de Blancs aux origines anglo-saxonnes – mais il est lui-même juif, né et élevé dans le milieu des immigrés de New York.

Il naît en 1921 dans un Bronx grouillant d'enfants. Ses parents sont des Juifs russes comme la majeure partie des voisins de quartier. Jeunes révolutionnaires, ils ont fui la terreur qui a suivi la révolution de 1905.

Murray Bookchin grandit dans un milieu social très particulier. Il y avait à New York plus d'un million de Juifs originaires des pays de l'Est, arrivés en l'espace de cinquante ans. Ils formaient une ville dans la ville, avec ses journaux, ses théâtres, ses langues – le yiddish et le russe – sa religion (pratiquée ou reniée), son économie presque autarcique. Cette communauté, très peuplée, que les persécutions endurées dans le pays marquaient encore de suspicion et d'insécurité, gardait toujours l'espoir illimité de temps meilleurs. Un espoir qui prenait la forme d'une soif insatiable de connaissances, de culture, d'activité sociale et politique. Syndicalisme, socialisme et anarchisme s'y développaient. L'ouvrier autodidacte qui quittait son métier à tisser pour se rendre aux cours du soir et, de là, aux discussions nocturnes du club politique représentait le type même de cette population. C'est de ces gens-là que Bookchin tient son talent d'orateur si convaincant.

Certes New York était une ville cosmopolite, mais Murray Bookchin et ses contemporains ont passé leur enfance dans des sortes de villages, nombreux, tassés les uns contre les autres, où les structures sociales n'étaient pas encore celles du marché capitaliste. Il y avait là d'autres valeurs que celle de l'argent, d'autres objets que des objets produits en masse, d'autres opinions que celles des médias, d'autres distractions qu'électriques. La civilisation industrielle a mis quelques générations pour user à fond les convictions et la philosophie que les immigrés avaient emportées de leurs villages vieillots de l'Est européens. Les liens sacrés de la famille, des amis, des camarades qui avaient partagé les luttes et les persécutions religieuses, raciales, politiques, ces liens n'avaient pas de prix, n'étaient ni à vendre ni à acheter. Libération, luttes, espoirs – voilà des valeurs supérieures, bien plus importantes que le pain quotidien. Ce milieu, c'est celui qui a fait de lui un révolutionnaire convaincu.

Une biographie ne peut remplacer la théorie d'un auteur, bien entendu, et il ne suffit pas de lire cette interview pour comprendre ce que Murray Bookchin veut nous dire. J'ose pourtant affirmer que les raisonnements théoriques sont incomplets, et partiellement incompréhensibles s'il y manque l'image de celui qui les crée, l'image d'un être doué de sentiments, avec ses préjugés, ses souvenirs, ses expériences, sa famille, son corps, sa sensibilité, son habillement, sa vanité. Il n'y a que trop de penseurs qui nous apparaissent comme des théories sur deux pattes.

Murray Bookchin serait sûrement du même avis ; et pourtant ! il a fallu que je lui fourre un micro sous le nez et que je lui pose des questions pour obtenir le récit passionnant qui suit.

***Peter Einarsson** - Raconte-moi comment tu es devenu anarchiste. Il y a toujours une histoire qui précède la rencontre avec l'anarchisme, et c'est ce genre d'histoire qui me plaît. Dans la tienne, il me semble qu'il doit y avoir beaucoup de*

New York, de tradition juive, de récits de paysans russes...

Murray Bookchin – Oui, mais c'est difficile de préciser le moment où on devient anarchiste. En réalité, il n'y a pas de moment précis où on le devient, où on prend une carte de membre, et puis voilà, ça y est, on a effectué sa conversion idéologique. Dans les années trente, New York était une ville essentiellement socialiste et communiste – au moins pour ce qui est des Juifs immigrés. Il y avait la bohème de Greenwich Village, d'origine plus ou moins américaine, mais qui adoptait immédiatement les modes qui parvenaient à New York. Autour d'elle, les communautés immigrées. Les Italiens étaient importants à l'époque, au début du siècle, il y avait tant d'anarchistes parmi eux. Les Juifs étaient plutôt socialistes, bien qu'il y ait aussi une communauté anarchiste juive qui faisait beaucoup parler d'elle, autour du journal *Freie Arbeiter Stimme*.

Ma famille et ma vie privée étaient très anarchistes. Il y avait alors un socialisme, depuis longtemps disparu, mais que je me rappelle parfaitement, un socialisme "humaniste". Je veux dire par là qu'il était possible à des gens de convictions très diverses, anarchistes ou marxistes, utopistes ou intellectuels, de se parler. Il y avait un dialogue, les gens se mêlaient dans les mêmes cercles. Emma Goldman était très liée avec plusieurs marxistes, par exemple avec John Reed.

P. E. - *Il y avait comme une orientation commune ?*

M. B. - C'était une société solidaire, avec des tendances diverses, et non pas différentes gauches qui se détestent comme des sectes protestantes. La Révolution bolchevique a fait énormément pour détruire cette communauté, à cause de la répression de Lénine contre tous les adversaires du bolchevisme, et même contre ses partisans. Critiquer n'était même pas nécessaire ! Si tu n'étais pas *pour*, tu étais *contre* ! Des abîmes se sont creusés dans cette communauté de gauche, et sa culture même en a été profondément marquée, car l'élément humaniste du socialisme était sapé. On peut dire, bien sûr, que toute la Première Guerre mondiale était la vraie coupable, avec les assassinats de Rosa Luxembourg et de Karl Liebknecht, et le silence complice de la social-démocratie allemande. Au sein de la gauche, c'est alors qu'est apparue la première frontière sanglante.

J'étais moi-même, il me semble, un produit de ce reste d'humanisme qui subsistait encore ; mes parents faisaient partie d'un mouvement socialiste anarcho-syndicaliste d'avant-guerre, et surtout ma grand-mère maternelle qui m'a élevé. C'était une femme de la campagne, mais non pas une paysanne, une *intellectuelle*. Tu sais, en tant que Juif on était obligé d'apprendre à lire et à écrire : on était comme saisi par l'étude. Chacun, dans ce milieu, était profondément convaincu que le salut est dans le savoir, exactement comme les chrétiens sont sûrs que le salut est dans la foi. Les Juifs non pratiquants ont conservé cette idée, ils sont même allés plus loin et cela, il faut se le rappeler, car c'est très important.

En 1930, quand je suis entré très jeune dans le mouvement communiste – j'en faisais en quelque sorte partie depuis toujours, élevé dans cette tradition – je n'ai pas pu supporter le manque de tolérance. Impossible de se sentir à l'aise, de devenir un bon bureaucrate. Devant les ordres donnés, les décrets, les dogmes, j'avais toujours un mouvement de refus. J'avais beau étudier ces dogmes et chercher à les comprendre – c'est la tradition juive, je voulais apprendre – rien n'y faisait, cela ne pouvait être une vérité absolue. On m'appelait alors anarchiste, et on me reprochait une attitude individualiste petite-bourgeoise.

Quand enfin j'ai pris mes distances de cette sorte de "socialisme par héritage", j'ai été pris d'un grand scepticisme. Mes parents, eux, avaient foi dans la Révolution russe, non parce qu'ils étaient marxistes, mais les Bolcheviks étaient, malgré tout, ce qu'on avait fait de mieux depuis les tsars. C'était une sorte de nationalisme russe. Moi, je voyais des contradictions flagrantes : dans la guerre d'Espagne, les communistes prétextaient une lutte contre le fascisme pour renoncer à leurs convictions révolutionnaires et favoriser la politique étrangère soviétique ; déjà en 1935, la terreur jacobine envahissait le bolchevisme, avec les procès de Zinoviev et de Kamenev et leur exécution, et l'exécution de Nicolas Boukharine en 1938, qui a choqué je crois tout le monde – c'est à son sujet qu'Arthur Koestler a écrit *Le Zéro et l'Infini*, où Roubachov est censé être Boukharine... Ils édictaient des décrets moyenâgeux, interdisant de parler à un trotskiste, d'en connaître un. Alors, j'ai coupé court, et je suis entré dans le mouvement trotskiste.

Rappelle-toi : il faut prendre les deux ensemble, l'humanisme et le socialisme. Si on les sépare, si on dit que c'est une vue de l'esprit, tout devient obscur et je ne serais pas anarchiste. Le vieil humanisme judéo-socialiste que j'ai tété avec le lait de ma mère m'a prédisposé à la mentalité libertaire, et le reste a suivi logiquement. Au début, il s'agissait d'un processus d'élimination plutôt que de création.

On avait donc perdu la foi dans la révolution, dans la Révolution russe qui nous avait portés comme la Révolution française a porté le 19^e siècle. Cette Révolution russe devait servir de modèle pour tous, et ce fut une catastrophe. Pendant la guerre, j'ai encore essayé de garder une position pro-soviétique au sens des trotskistes qui parlaient d'Etat ouvrier dégénéré. Mais au moment du siège de Varsovie, quand l'Armée rouge s'est arrêtée et a permis aux Allemands de massacrer la résistance polonaise, je me suis dit : ça, ce n'est pas un régime socialiste, c'est contre-révolutionnaire. Rupture, alors, de tous les liens d'ordre affectif que je conservais peut-être encore avec le marxisme. Le coup de grâce, ça a été la décadence du mouvement ouvrier. En 1948, j'ai perdu l'espoir dans ce mouvement, quand nous sommes retournés au boulot après la grande grève des ouvriers de l'automobile. C'était une grève tout à fait libertaire, et pourtant, on est revenu à un syndicat fortement centralisé, on a repris de toutes les douceurs, avantages sociaux, sécurité de l'emploi, exactement comme en Suède, et les ouvriers ont totalement

perdu leur conscience de classe. Mes illusions en ont pris un sacré coup ! Alors j'ai compris que les communistes avaient étouffé mes sentiments, m'avaient imposé une camisole de force dogmatique où je ne pouvais plus respirer. Les autres ? dans mes rapports avec eux, ils n'étaient alors plus que des objets politiques. Le bolchevisme m'avait inculqué que les hommes sont inanimés, et tous à la disposition du Parti.

P. E. – *Tu parles maintenant d'un processus de réduction que beaucoup ont subi à l'époque. Les "nouveaux philosophes" français y sont venus à la fin des années 70. Mais il y en a beaucoup qui vont plus loin, qui réduisent le tout jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien, ils passent purement et simplement à droite, ou tournent aux cyniques indifférents. Dans ton cas, il reste quelque chose.*

M. B. – C'est juste, oui. Parce qu'il y avait eu tout le temps quelque chose, l'humanisme. La haine de l'injustice, de toutes les contraintes contre la liberté. C'était en moi bien avant, déjà, que le moment où je suis "entré en politique".

P. E. – *Comment ça ? est-ce que c'était purement une éthique ?*

M.B. – Non, il y avait des faits concrets, et mes souvenirs. Le plus ancien de ces souvenirs, c'est une chambre, avec un grand samovar – tu connais ? les Russes y font leur thé – et au mur des portraits de Herzen et de Tolstoï... Ce sont eux que nous avions là, et pas seulement Marx, Herzen, pas Bakounine, mais Tolstoï, c'étaient nos modèles. Les *narodniki* russes représentaient le drame ; ma mère avait toute une collection de cartes illustrées montrant des *narodniki* qui allaient être pendus, ou bien qui s'embrassaient au pied des potences. La maison était pleine de Russes. Ils restaient là, à parler russe, et à l'époque je comprenais presque tout ce qui se disait. Ils commençaient par faire de la musique, de cette musique russe si entraînante, Stenka Razine, ce Robin des Bois russe, et tout ça. Et puis cette chanson que j'ai chantée l'autre jour et dont la CNT a fait *A las barricadas* – mais les Russes y mettaient plus de sentiment. *A las barricadas* sonne comme une marche, mais on peut la chanter différemment, de manière plus stimulante.

Des merveilles, des chansons comme celle-là, qui parlent de persécutions et d'espoir. Et puis, ils se mettaient à pleurer, ils racontaient leur vie, ils étaient exilés et ils pleuraient. Ils se mettaient à parler plusieurs langues pour vivre à New York, le yiddish, le russe en plus de l'anglais : moi, à l'époque, je les parlais toutes les trois.

Ils pleuraient, et moi j'étais ému par la musique, cela suffit. Un enfant écoute la discussion, il ne comprend pas grand-chose, mais la musique il la comprend. C'était de la guitare, de l'accordéon, du piano, les balalaïkas étaient trop chères et du reste ils n'auraient pas su en jouer. Mes berceuses ont été ces chansons-là, les chants de la révolution ; il s'est formé en moi un énorme réservoir de sentiments et puis j'entendais les récits du vieux pays, de la répression sous laquelle on avait

souffert... C'est ainsi qu'on se construit. Ce que les staliniens ont tenté de faire, c'est retenir cette force, l'endiguer, l'utiliser au service du Parti. Quand on sort du Parti, la digue se rompt et tout s'écroule. Tout le truc communiste, la façade, tout le truc bolchevique, pas seulement communiste mais trotskiste, le truc de la Révolution russe... et on est mûr pour l'anarchisme. Mûr pour un esprit anti-autoritaire, même avant d'avoir lu une seule ligne de Bakounine.

A la fin des années 50, quand je suis devenu anarchiste, on ne trouvait pas à acheter les œuvres de Bakounine. Le seul livre de Kropotkine que nous avions, c'était *La Grande Révolution*. J'ai lu *L'Hommage à la Catalogne* de George Orwell, et j' ai été pris d'amour pour les hommes et les femmes qu'il décrit. Je me disais : ils ne peuvent pas avoir tort ! Je voyais les piètres fonctionnaires communistes, et je me disais : ils ne peuvent pas avoir raison ! Tu vois, je te raconte une histoire pleine d'émotions et d'idéal. Bien sûr, on peut ensuite virer à droite. Orwell, lui, ne l'a pas fait, de même que beaucoup d'autres de ma génération.

Nous vivions dans un monde pré-industriel, pré-capitaliste, et nous ne le savions pas. Nous habitions des sortes de villages dans la ville, avec une population très dense, pas du tout typique du monde capitaliste. Les habitants n'avaient jamais, dans leur jeunesse, vu un téléphone, ni un poste de radio. J'ai eu une radio quand j'étais un grand adolescent. Il n'y avait guère de voitures. Faire un tour en voiture, c'était surtout pour mettre la tête à la portière pour faire signe à tout le monde, c'était un vrai voyage de vacances, et ça ne servait pas pour se déplacer simplement comme aujourd'hui d'un point à un autre. On savait jouir du plaisir de la voiture. Nous ne subissions pas les manipulations des mass medias, il nous restait la culture du Vieux Monde. Un sentiment de communauté villageoise nous liait dans ces mille villages qui forment New York. C'était le monde pré-capitaliste. Ceux qui, aujourd'hui, virent à droite, ceux-là débouchent dans un monde réellement capitaliste, ils n'ont plus de racines dans le monde précédent. Leur dérive est la conséquence logique de leur adaptation à un système qu'ils ne haïssent pas de tout leur cœur comme nous le haïssions. Nous détestions le monde industriel dans lequel nous entrions, le monde technocratique. Nous détestions la déshumanisation qui arrivait avec l'industrie et le marché capitalistes.

Additionnons tout cela : l'humanisme, l'idéalisme, la tradition russe, le caractère communautaire d'avant le règne industriel. Il est alors normal qu'ayant enfin rejeté la dure écorce communiste, et sans aucune attirance vers le capitalisme les traditions pré-industrielles ont eu le dessus dans mon esprit, avec l'humanisme juif et l'amour de l'étude. Une nouvelle personnalité est née, qui s'était formée dès l'enfance. L'anarchisme, alors, c'était comme de briser une coquille.

J'ignore si ces détails expliquent quoi que ce soit, ils sont si nombreux et si riches : les Russes qui restent là à pleurer, à sangloter, qui passent des larmes aux rires, qui chantent leurs si belles chansons... et les discussions sans fin, on parlait

parfois jusqu'à quatre heures du matin...

Nous avions la foi. On pouvait bien avoir la foi, jusque vers 1950, parce qu'il y avait les soulèvements ouvriers. Ce qui m'a terriblement marqué, ça a été la montée au pouvoir de Hitler. Nous savions la violence qui régnait à Berlin et dans toute l'Allemagne, et nous avons été choqués que les communistes ne prennent pas les armes. Il nous semblait raisonnable de prendre les armes pour combattre le fascisme, ou tout ce qui sentait la contre-révolution. Nous avons l'exemple fantastique du soulèvement ouvrier en Autriche, en février 1934, que nous avons suivi heure par heure, sans pouvoir dormir de la nuit, attendant les dernières nouvelles des combats de rue, jusqu' à leur écrasement par l'artillerie dans les immeubles Karl-Marx. Ensuite il y a eu le soulèvement des mineurs des Asturies. Je me rappelle notre réaction : dès que nous en avons entendu parler, nous avons filé au siège du Parti communiste pour avoir les dernières nouvelles. On est tous restés debout la nuit pour essayer de savoir ce qui se passait à Oviedo, et si les troupes allaient se battre. Nous croyions qu'ils allaient proclamer la République des Soviets. C'est seulement plus tard que j'ai découvert le piètre rôle des communistes par rapport aux socialistes.

La guerre civile espagnole, elle nous a marqué pour la vie. Après, rien n'était plus comme avant. Il y avait des camarades plus âgés que moi qui sont partis pour l'Espagne, certains y sont morts ; on recevait des lettres d'Espagne. c'était comme d'en recevoir de sa famille. ça ne ressemblait à rien de ce qu'on a vu après. Chaque groupe avait sa milice, les trotskistes soutenaient le POUM – même s'ils ne le portaient pas sur leur cœur –, les anarchistes avaient leurs armées, leurs brigades, leurs colonnes, les communistes avaient les leurs, et les socialistes... C'était une période intense, pas comme si l'Espagne avait été à des milliers de kilomètres : l'Espagne, c'était chez nous.

Tout ça donne des raisons d'avoir la foi. Une foi qui s'est évanouie en 1948, une foi dans le mouvement ouvrier.

P. E. – *Et les gens que tu connaissais, les gens à New York ?*

M. B. – Tu sais, jusque dans les années 50, New York avait ses cafés, nous y vivions aussi, même si on les appelait *cafeterias* car on pouvait aussi y prendre un repas. Pour cinq cents on avait une tasse de café, une place assise, on pouvait se promener entre les tables et attraper par-ci par-là un brin de la discussion. Personne n'en était exclu. Si on avait quelque chose à dire, on était écouté. On arrivait ainsi à avoir des discussions assez vives, et très vite les gens des autres tables venaient s'y joindre, et ça faisait un petit rassemblement populaire de discussion dans le café. Comme il y avait beaucoup de chômeurs, certains restaient jusqu'à trois heures du matin.

Et puis les parcs ! un souvenir que je n'oublierai jamais. Comme enfant, je

gagnais mon argent en vendant le *Daily Worker* communiste. C'était en 1935, j'avais 14 ans. On nous apportait le journal près du métro, là où il était aérien. Nous étions une vingtaine à attendre le camion, et dès que chacun avait son lot, il partait vers sa rue réservée. La mienne était celle de nombreux communistes, et tout de suite je commençais à vendre. Puis j'entrais dans ce qui se nommait Crotona Park, un parc communiste. Il y avait des parcs non politiques, mais celui-là, c'était tout le contraire. Près du petit lac, Indien Lake, des milliers de personnes par groupes de trois, quatre, cinq, étaient en train de discuter politique. On parlait, on sortait des textes, *L'Etat et la Révolution*, d'autres encore. Les gens passaient d'un groupe à un autre, guettant le sujet où ils voulaient intervenir, entraient dans des débats très vifs à propos des Etats-unis : devons-nous soutenir Roosevelt ? le New Deal ? former des mouvements indépendants ? On traversait le parc, on vendait les journaux, on prenait part aux discussions. Cela pouvait se prolonger sur un ou deux kilomètres, et puis, sortant du parc et rentrant dans la ville, on retrouvait la rue principale du Bronx où, chaque soir, les gens se retrouvaient aux carrefours, parfois à chaque coin de rue. L'un était socialiste, l'autre communiste, il y avait un syndicaliste des IWW – les groupes étaient innombrables – et cela devenait un véritable sport, monter et descendre la rue pour choisir la discussion la plus intéressante.

P. E. – *Ton école politique, alors, ce n'était pas l'agora dans la polis, mais les coins de rue du Bronx ?*

M. B. – Si, c'était une *agora*, une *agora* très enrichissante, où il fallait se défendre contre des gens plus âgés et plus expérimentés ; où on était obligé d'étudier et de faire des devoirs à domicile, se préparer aux discussions, les prévoir. Il fallait absolument étudier l'histoire de l'humanité tout entière, c'était inévitable. Les gens faisaient allusion à la Révolution française, comment alors se lever et leur répondre si on ne savait rien de la Révolution française ?

L'école était l'autre grand forum pour les débats. A l'époque, le mouvement des étudiants, avec des centaines de milliers d'adhérents, était très important. On discutait avec les professeurs en classe. Dès qu'on avait l'Histoire, le maître, sachant que je comptais bien critiquer la thèse habituelle, déclarait : "OK, Bookchin, à toi de parler. Montre-nous ton *spiel* on verra ensuite à discuter." Je défendais alors les fanatiques les plus connus, ceux qui pour nous étaient l'extrême-gauche, Robespierre, John Brown de la guerre civile américaine. Les leçons d'économie aussi étaient agitées, le professeur ne savait pas enseigner. Il se trouvait toujours un jeune communiste pour défendre la théorie de la valeur travail contre celle de théorie marginaliste. Il fallait donc se farcir *Le Capital* et les théoriciens de l'utilité marginale si en vogue à l'époque, et il fallait connaître un peu Keynes. Je ne te parle pas de l'université, on était encore à la *high school* !

Il y avait aussi les interminables manifestations. Je me rappelle le Premier Mai

1935, un quart de million de travailleurs, non, ce n'étaient pas des étudiants, des jeunes, c'étaient des travailleurs. Drapeaux de syndicats – rouges, et lettres dorées – , orchestres, groupes nationaux dans leurs costumes, avec leur musique à eux, une fanfare après l'autre... De loin, on entendait *L'Internationale* d'un côté, et une chanson révolutionnaire hongroise de l'autre ; des chœurs juifs, des gens qui marchaient et chantaient, surtout des chants révolutionnaires. Puis venaient les jeunes, toujours en queue, ils comptaient pour relativement peu de chose.

Et puis la vague de grèves s'étendait dans tout le pays, il y en a eu pendant des années. Les occupations d'usines, et ce sentiment intense de solidarité, d'appartenance à une communauté militante, et la classe ouvrière qui se soulevait, tout ça nous électrisait. Chaque jour était une nouvelle expérience. On se réveillait le matin en crevant d'envie de faire quelque chose. Par où commencer ? Comme on était chômeurs, on n'avait nulle part où aller, il fallait choisir dans le menu : aller voir les camarades qui avaient une réunion à tel endroit ? participer à une manif de solidarité ? aller quêter pour l'Espagne dans les rues et le métro ? aller le soir à un meeting en plein air ? organiser un meeting en plein air ? participer aux débats ? aller casser du trotskiste dans leur parc, ou du socialiste dans le leur – parce que chaque groupe avait son parc pour ses réunions. Et aller dans ces parcs voulait dire rencontrer des milliers de personnes, en petits groupes, qui discutaient sans fin.

La littérature aussi était très importante, avec WPA, Works Progress Administration, et Roosevelt qui trouvait que les écrivains avaient besoin de travail. Orson Welles jouait avec le théâtre Mercure dans Crotona Park, on donnait *Waiting for Lefty* de Clifford Odets. A chaque moment, nous montions aussi nos propres pièces. Toute réunion débutait par un débat sur les négociations, cela prenait un tiers du temps. Les deux autres tiers étaient *éducatifs*. On invitait un orateur, ou bien on engageait quelqu'un du groupe qui devait alors prouver qu'il connaissait son sujet, qu'il savait de quoi il parlait. Parfois le sujet était la Commune de Paris, ou la crise qui menaçait l'Amérique, ou encore la guerre d'Espagne – toujours suivant les événements du moment.

Il y avait aussi les écoles. L'Ecole du travailleur (Worker's School) à la 14^e rue, c'était une véritable université communiste, on y lisait *Le Capital* avec un grand sérieux et dans tous ses détails. A l'école social-démocrate juive, Abatüring on s'asseyait sur de petits bancs pour apprendre le yiddish et le socialisme en même temps. Cela c'était vraiment des écoles, on s'y rendait à la sortie de l'école officielle. Pour faire concurrence aux socialistes, International Workers' Order avait ses propres établissements scolaires, etc.

Ce que j'essaie de faire comprendre, c'est qu'il y avait plusieurs *agora* différentes. La vie politique, le mouvement ouvrier étaient intenses, stimulés par les soulèvements d'Espagne et d'Autriche, par l'antifascisme. Et puis, au début de la seconde guerre mondiale, on a cru réellement que tout cela allait finir par une

révolution, et qu'elle ne tarderait pas. Ca a duré plus longtemps que la première, la révolution n'est pas venue, et le mouvement ouvrier s'est effondré. Ce monde-là tombait en ruines.

P. E. – *A cause de la guerre ?*

M. B. – D'abord parce que les gens vieillissent ; la culture des immigrés s'est diluée. La première génération écrivait encore dans sa langue, le yiddish. Les immigrés avaient leurs journaux, plus grands que les journaux anglais. Leur influence sur la civilisation américaine n'a pas été directe, mais en quelque sorte détournée. Ils n'essayaient même pas de parler anglais, sinon pour des questions pratiques ; l'anglais n'était pas une langue pour créer du nouveau. Une vie nostalgique se déroulait dans le Nouveau Monde, ils y écrivaient dans la langue du Vieux Monde, s'occupaient avec les choses du Vieux Monde, changeaient le moins possible leur mode de vie. Heureusement, ce n'était même pas toujours nécessaire. On pouvait trouver un emploi dans l'industrie textile sans savoir un mot d'anglais ; les contremaîtres étaient yiddish, les ouvriers aussi, on chantait en yiddish, on écrivait les slogans dans cette langue, c'est à peine si on apercevait parfois un mot anglais. On comptait cinq quotidiens yiddish, le plus grand était *Tag* (libéral), puis venait *Vorwärts* (socialiste), en troisième lieu *Freiheit* (communiste) qui tirait à New York à plus de 200 000 exemplaires. Derrière ceux-là venaient de plus petits journaux, par exemple *Freie Arbeiter Stimme* qui était anarchiste. Ils sortaient chaque jour et avaient des tirages plus importants que les quotidiens radicaux en langue anglaise.

Il y avait aussi l'heure yiddish à la radio. Ca commençait par *l'Internationale*, et puis la Marseillaise, pour passer à une chanson révolutionnaire russe nostalgique, tout ça en une minute. Ensuite venaient immédiatement les nouvelles en yiddish, et puis de nouveau des chansons révolutionnaires, des commentaires, des pièces de théâtre : des soap operas en yiddish, des soap operas socialistes.

Les journaux anglais étaient faits par les enfants des immigrés. Ils écrivaient dans le *Daily Worker* ou le *New Leader* qui était à l'époque le principal journal socialiste, et plus tard pour le *Militant*. Ils avaient, comme journalistes, un esprit de création très fertile. Ils connaissaient la langue et vivaient dans ce "champ de forces", tiraillé entre le Vieux et le Nouveau Monde. La culture nouvelle, innovatrice, n'était pas l'œuvre du vieux peuple yiddish, ces gens-là restaient dans leur passé. Elle était l'œuvre des enfants qui recevaient le choc en retour de ces années de transition. Ils tiraient ce qu'il y avait de meilleur du passé et, peut-être, ce qu'il y a de bon dans le présent ; et parfois il leur arrivait d'avoir des idées nouvelles. Ce sont eux qui ont lancé des périodiques critiques, et par là débouché dans toutes sortes de domaines, des scénarios de films, le théâtre, la recherche, le syndicalisme et ses journaux. Dans les syndicats, ils apportaient un parfum du

Vieux Monde, et enseignaient l'art de convaincre. On les voyait gesticuler en parlant, alors que la plupart des Américains ont les mains comme conciliées à leur bureau !

Tu vois, ce sont ces descendants qui ont influencé la culture américaine, qui le font encore. Woody Allen reste un des rares exemples de cette période de tension ; il transmet cette impression très particulière, cet enthousiasme, tu vois ? il ne reste pas tranquille un seul instant. Dans *Annie Hall*, le monde qu'il décrit c'est vraiment le monde vivant, où le contact entre juifs et non juifs, était si bizarre. Tout ce que les Juifs pensent, les problèmes qu'ils ont, tout ce qui leur arrive à New York quand ils butent contre la population goy, tout est étalé sous tes yeux : les peurs, les soucis. A table, il montre la famille Juive d'un côté, de l'autre les WASP, les américains blancs protestants. Ils mangent tranquillement, on parle de l'ulcère de grand-papa, et tout à coup Annie Hall commande un pastrami avec de la mayonnaise – ça ne se fait pas ! Il est complètement ahuri, c'est tellement incroyable, comme de verser du ketchup dans ton café. Et puis quand elle chantonne "la-di-da", c'est tellement "wasp", personne ne chantonne jamais comme ça, il ne sait pas comment réagir. Et la scène du homard : les Juifs ne mangent pas de homard, pas traditionnellement. Les homards sont vivants, on ne peut pas imaginer un Juif prendre un être vivant et le jeter dans une marmite d'eau bouillante. Tout ça, chacun de nous l'a vécu, c'est typique de cette deuxième génération qui est en train de disparaître. Woody Allen transmet tout ça. Mais rappelle-toi, ils savaient faire beaucoup plus et mieux que ça...

... A l'époque, nous sanglotions en regardant *Waiting for Lefty*, nous étions bouleversés. Aujourd'hui, les gens vont au cinéma pour se distraire. Dans le temps, on y allait non pour la distraction mais pour être informé, et saisi par ce qu'on voyait. Nous sortions complètement secoués de certains films, ou d'avoir lu certains livres, vu telle pièce, écouté tel concert, ou bien quand nous avions pris part à des soirées. Cela ressemblait plus à Beethoven qu'à du rock. Sortis de là, on avait quelque chose de plus qu'avant, voilà ce qu'on attendait de la culture, à l'époque. Il fallait qu'elle fût *édifiante* – je ne trouve pas d'autre mot. Tiens, voilà que je pars à la dérive, retiens-moi !..

P. E. – *C'est très bien, j'aime ça.*

M. B. – Cette culture, elle n'était pas enfermée dans des institutions, elle se faisait dans la rue, dans les parcs, aux carrefours. On ne la pratiquait pas dans de Jolis petits salons de musique. D'habitude, nous allions écouter l'orchestre de Goldman ; ç'avait beau être un ensemble militaire, ils ne jouaient pas seulement *l'Ouverture de 1812* qui leur convient si bien, ils s'essayaient à Rachmaninoff . Les concerts, dans les parcs, étaient publics et gratuits.

Et puis aussi, comme nous n'avions pas abondance de stéréos, d'enregistreurs,

que la radio ne nous assourdissait pas encore – ni bien sûr la télé ! – il fallait qu'on *se produise*. Les fêtes ? ça ne se résumait pas à des heures passées à boire avec deux ou trois autres, après quoi on est saoul, on démissionne, on va se coucher. Nous, la plupart du temps, nous bavardions gentiment ; on rigolait un moment, et puis quelqu'un disait : "Il y a un ami qui va nous lire son poème", et c'était suivi d'un sketch ou d'une imitation, ou alors quelqu'un jouait du piano, ou chantait. Les gens *se produisaient* pendant les fêtes. Rien de tel pour la santé que cette énergie qui s'échappait librement tout à coup, quand les gens étaient assez à l'aise pour se présenter devant un public et pour jouer quelque chose. La fête, c'était un spectacle, et on demandait à chacun de donner quelque chose de lui-même. Tiens, pendant que j'y pense, envoie-moi une copie de cette cassette, tu m'as rappelé des souvenirs dont je ne parle pas en général.

P. E. – *Je sais, tu n'écris pas.*

M. B. – Pas pour parler de ces choses, non.

P. E. – *A mon avis, c'est dommage.*

M. B. – Bon, si tu m'envoies la cassette, j'aurai quelque chose à quoi me tenir. Si tu ne me forçais pas à fouiller, je n'aurais pas parlé des fêtes ...

P. E. – *Je te copierai la cassette.*

M. B. – Oh là là, ces fêtes ! Toute la vie tournait autour des fêtes. Et constamment nous faisons des excursions. Les gens n'en font plus ; nous, c'était des excursions très énergiques ! Nous avions une petite fanfare, le *Rote Front*. Tu sais, à New York, tous les Allemands étaient communistes avant de devenir nazis quand Hitler a pris le pouvoir. Avant ça, avant Hitler, nous avions le *Rote Front*, en uniforme gris avec ceinturon marron. Ils chantaient des chansons comme celle que je t'ai fait entendre aujourd'hui, *Wir sind die junge Garde des Proletariats*... Nous savions plus de chansons allemandes que d'autres, à part celles des IWW. Ça me manque, je voudrais pouvoir chanter avec les anarchistes, la plupart de ce que je connais c'est des vieilles chansons du SPD ou du KPD.

Il y avait toujours des campagnes en faveur des prisonniers politiques : Tom Mooney, les Scottsboro boys – ils n'étaient pas politiques, mais c'étaient des Noirs qui étaient persécutés ; Mooney était un anarchiste qui avait été accusé de poser une bombe en 1919. Ils ne l'ont jamais libéré, je crois bien qu'il est mort en prison. Les Scottsboro boys, eux, sont sortis. Il y avait toujours ces grandes campagnes, souvent pour des anarchistes. Je me rappelle bien sûr la mort de Sacco et Vanzetti. J'étais un enfant, mais cela m'a ouvert les yeux. Tout le quartier s'est réveillé ce jour-là, les gens pleuraient. On me montrait les journaux, comme si on avait voulu marquer mon esprit au fer rouge. Tu sais comment disent les Irlandais : "Regarde,

voilà que ce les Britanniques ont fait à ton père, n'oublie jamais qu'ils sont tes ennemis", de même je n'oublierai jamais le jour où Sacco et Vanzetti ont été exécutés. Ma grand-mère disait : "Tu vois ce qu'ils font à deux pauvres ouvriers italiens." On ne disais pas qu'ils étaient anarchistes, bien sûr. "Voilà ce que le capitalisme fait aux hommes." On nous montrait une image macabre des deux hommes dans la chaise électrique avec ce truc au-dessus de leur tête. Et puis il y avait toutes les histoires du Vieux Monde, les histoires sans fin sur les révolutions, sur les poursuites armées à l'époque tsariste, les étudiants *narodniki* quittant la ville pour aller parler aux paysans ! Ils ont fait ça jusqu'au début du 20^e siècle, pas seulement au 19^e. Et les histoires de Stenka Razine et de Pougatchev, j'ai connu Stenka Razine et Pougatchev avant de lire Robin des Bois. C'était des histoires de bandits, on nous montrait des cartes postales illustrées. Je n'oublierai jamais celle qui s'intitulait : En route vers la Sibérie. On les voyait marchant contre la tempête de neige, blottis dans leurs châles, entourés des soldats du tsar, baïonnette au fusil, qui leur criaient des ordres... Une autre carte montrait une main gigantesque qui va saisir tout un banquet de riches ; il y a des danseurs en smoking, les opprimés sont dessous et subitement ils ont crevé le sol de marbre, et voici qu'apparaît le poing révolutionnaire ...

Nous avions un livre qui s'appelait *The Crime of the 20th Century* tout rempli de photographies de la Révolution russe. C'était un ouvrage antibolchevique, presque pro-tsariste, mais nous aimions regarder toutes ces images de Bolcheviks en marche. Et puis on s'habillait comme eux, avec des vestes de cuir, on essayait de ressembler aux vieux commissaires du peuple.

P. E. - Aujourd'hui, tu as quitté tout cela, tu es entré dans le monde culturel anglo-américain. Il y a un contraste entre l'arrière-plan de l'immigré, New York, la grand'ville – et les projets que tu proposes, de petites agglomérations, la province, les town-meetings, la Nouvelle-Angleterre. Est-ce qu'il ne reste rien à sauver de la culture des immigrés ?

M. B. – Si, l'idéalisme, l'humanisme ; mais on ne peut pas ressusciter un monde à jamais disparu. Ce serait comme de dire : "Qu'est-ce que les Polonais peuvent sauver du *shtetls* du bourg juif ?" Il n'existe plus ! Hitler l'a rasé. Il aurait disparu de lui-même, mais ce qui compte c'est qu'il n'est plus. Ce qui reste ? la richesse de l'imagination, la tolérance, l'idéalisme. Savoir que notre personnalité est liée à un idéal, que sans cet idéal nous perdons notre identité, c'est presque comme une condition de survie. Certains sont restés de bons orateurs, ils utilisent le même langage que les gens aiment et qui est si expressif, mais ils ne disent plus les mêmes choses. Ils ne parlent plus de la classe ouvrière, de la marche en avant, des drapeaux rouges, de la conquête du monde.

Mes enfants ne connaissent de mon monde que ce que je leur en ai raconté.

Parfois ils font visite à leurs grands-parents. Ils les voient comme des objets de musée. Nous, nous devons pourtant les supporter ; quand nous étions jeunes, c'était la majorité – et aujourd'hui ils ne sont plus que des reliques. Ils approchent des 90 ans, je les vois tout faire très lentement, très soigneusement. Ils ne cèdent pas à l'industrie moderne, tu vois ? tout doit être fait à la main, la cueillette des tomates, on n'achète pas de préemballé, pas même le pain. Si les Américains achètent des choses préparées, eux ils commencent au commencement, à la matière première, et finissent par en faire un repas. Pour la vaisselle, pas de produit, ils frottent jusqu'à ce que toute la crasse ait disparu. Rien n'a changé depuis 1935. Le canapé est celui de mon enfance, le poste de radio est le même – il ne fonctionne pas, mais on le laisse là, il va avec le reste du mobilier.

Une expérience réellement bouleversante, c'est de voir New York si transformée que les quartiers où j'ai grandi sont comme soufflés et consumés. La maison de mon enfance est couverte de gravats et doit être démolie. La chambre où est morte ma grand-mère n'a plus de vitres, tout est calciné. La démolition viendra dans quelques semaines, et pourtant je me rappelle quand on a construit cette maison-là. Alors, quand on est comme cela déraciné, on échoue dans le Vermont, à la recherche de quelque chose... et aussi dans l'histoire américaine, puisqu'on n'en a pas d'autre, à la recherche de liens. Je ne retournerai pas à la Révolution russe, je la hais, elle n'aurait jamais dû avoir lieu. Mais quand j'étais jeune, elle comblait ma vie. Bref, l'histoire donne – et reprend – certaines choses ; voilà ce qui s'est passé. Aujourd'hui, les derniers intellectuels juifs disparaissent, et ce qui en reste...

P. E. – C'est Woody Allen.

Introduction et interview par *Peter Einarsson*,
parues à l'origine dans *April*, N° 1/1985, Stockholm.

Reproduite en français de MA!, N°8/9, sept. 1986.
Traduction : Marie-Christine Mikhaïlo.